

LA FEUILLE DE PALMIER, SUPPORT D'ÉCRIT DANS L'INDE ANCIENNE

GÉRARD COLAS

Directeur de recherches, CNRS, Paris

Cadre historique

L'Inde ancienne a connu une grande variété de supports de transmission des textes : pierre, métal, bambou, tissu, cuir, argile, bois, liber de certains arbres¹, écorce de bouleau², feuille de palmier, papier et d'autres encore. Mais les deux supports d'écriture dont on a les témoignages les plus abondants sont le papier et la feuille de palmier, gravée au stylet ou écrite à l'encre. L'emploi de la feuille de palmier pour l'enregistrement graphique des textes est plus ancien que celui du papier. L'usage en semble solidement attesté au début de notre ère³. Le commencement de la fabrication du papier dans le sous-continent a été daté du VIII^e siècle et situé au Cachemire⁴. Cependant il est possible que le papier ait circulé auparavant dans le nord du sous-continent.

Les indologues emploient souvent le terme technique « ôle », parfois orthographié « olle », pour désigner la feuille de palmier en tant que support d'écriture⁵. L'on y recourra ici pour désigner les supports d'écriture préparés à partir de différentes espèces de feuilles de palmier du sous-continent indien, mais aussi en dehors⁶. Le terme « ôle » provient de l'Inde du sud : il dérive du

1 Jean Filliozat, « L'agalloche et les manuscrits sur bois dans l'Inde et les pays de civilisation indienne », *Journal Asiatique* 246, 1958, p. 85-93.

2 Sur ces divers supports, voir Klaus Ludwig Janert, *Bibliographie mit den Berichten über die mündliche und schriftliche Textweitergabe sowie die Schreibmaterialien in Indien. Teil 1 (Berichtszeit bis 1955)*, Bonn, VGH Wissenschaftsverlag, Sarasvati Series 13, 1995, p. 38-55.

3 Voir *infra*.

4 Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 75.

5 Pour des illustrations de manuscrits sur ôles, voir les planches III, IV, XI-XIV, XVII-XX dans Saraju Rath (éd.), *Aspects of Manuscript Culture in South India*, Leiden, Brill, Brill's Indological Library 40, 2012.

6 Pour une étude globale de l'emploi des feuilles de palmiers de différentes espèces comme supports d'écriture dans le sous-continent indien et ailleurs, voir Samia Al Azharia Jahn, « Comparative Studies on Different Concepts about the Origin of Writing on Palm Leaf.

tamoul ōlai, qui signifie à la fois la feuille de palmier et le support d'écriture qui en est tiré. Ōlai désigne aussi un document épistolaire inscrit sur une ôle. Dans le nord de l'Inde, c'est souvent le terme (*tāla*)*patra*⁷, tiré du sanskrit (*tāla*)*pattra*, qui désigne la feuille de palmier et le support d'écriture.

Les plus anciens manuscrits sur ôles de type indien proviennent de l'Asie Centrale et, selon une première estimation, dateraient du début de notre ère⁸. Ces ôles furent tirées du palmier parasol (voir *infra*). Elles furent vraisemblablement importées du sous-continent, déjà écrites ou non⁹. L'iconographie bouddhique du III^e siècle de notre ère. montre un scribe inscrivant (ou écrivant sur) ce qui est vraisemblablement une ôle.¹⁰ Le terme *paṇṇa* qu'emploient les textes bouddhiques en pāli, dont certains datent d'avant n.è., désigne une

Botany – Traditional Technologies – Divine Teachers », *Asiatische Studien / Études asiatiques* 60 (4), 2006, p. 921-961 (article riche d'informations, en dépit de quelques inexactitudes et affirmations discutables); dans le sous-continent et en Asie du Sud-Est, O.P. Agrawal, *Conservation of Manuscripts and Paintings of South-East Asia*, Londres, Butterworths, Butterworth-Heinemann Series in Conservation and Museology, 1984. Les informations de Johann Georg Bühler, *Indian Paleography, Edited as an Appendix to the Indian Antiquary, Vol. XXXIII by John Faithfull Fleet*, Bombay, Bombay Education Society's Press, Byculla, 1904 (voir notamment p. 3-5, 94-95) restent très utiles, mais doivent être lues à la lumière des découvertes postérieures. L'article de Panchanan Bhoi, « Patterns of Processing and Writing Palm Leaf Manuscripts », *Indian Anthropologist* 40, 2010, n° 1, p. 71-92, contient une bibliographie, mais ne semble pas apporter beaucoup d'éléments nouveaux.

7 Pour les différents termes employés dans les langues indiennes, voir Janert, *Bibliographie*, *op. cit.*, p. 56; Jahn, « Different Concepts », *op. cit.*, p. 939-940.

8 Voir Jean Filliozat, « Appendice 1. Paléographie », dans Louis Renou et Jean Filliozat (éd.), *L'Inde classique : Manuel des études indiennes*, Tome II, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1985 (réimpression; 1^{re} éd.: 1953), [p. 665-712], p. 674, 710; Richard Salomon, « Kharoṣṭhī Manuscript Fragments in the Pelliot Collection, Bibliothèque Nationale de France », *Bulletin d'Études Indiennes* 16, 1998, [p. 123-160], p. 123. La contribution de E. M. Houben et Saraju Rath, « Chapter One. Introduction. Manuscript Culture and its Impact in "India": Contours and Parameters », dans Rath (éd.), *Aspects of Manuscript Culture*, *op. cit.*, [p. 1-53], p. 3 et note 6, évoque des manuscrits sur ôles d'Asie Centrale datables du III^e siècle environ au VI^e siècle. Voir aussi R. S. Shivaganesh Murthy, *Introduction to Manuscriptology*, Delhi, Sharada Publishing House, 1996, p. 29 (mentionne des plaques de cuivre inscrites datant du I^{er} siècle de n. è., qui seraient en forme d'ôle).

9 Filliozat, *ibid.*, p. 674.

10 Voir Houben et Rath, « Manuscript Culture and its Impact », art. cité, planche Ic (photo de S.R. Sarma). Voir aussi Sreeramula Rajeswara Sarma, « Writing Material in Ancient India », *Aligarh Journal of Oriental Studies* 2 (1-2), 1985, [p. 175-196], p. 176.

feuille végétale employée pour l'écriture (ainsi qu'un document épistolaire), mais pas avec certitude la feuille de palmier¹¹. Il est dérivé du sanskrit *parṇa*¹².

Certains manuscrits sur ôles provenant de la région du Bengale dateraient du *x^e* siècle¹³. Les manuscrits sur ôles les plus anciens conservés en Inde du sud le sont à Moodabidri et dateraient du *xii^e* siècle¹⁴. L'on a employé l'ôle pour l'enregistrement graphique jusqu'au milieu du *xx^e* siècle. Les difficiles conditions climatiques dans la plus grande partie du sous-continent imposaient un rythme de recopie régulière des textes que l'on voulait transmettre. Les ôles étaient attaquées par les insectes et la moisissure et se fragilisaient avec le temps. Les manuscrits les plus copiés étaient ceux des textes classiques littéraires, philosophiques et religieux. Les documents légaux d'intérêt privé sur ôle semblent avoir été rarement copiés et/ou sauvegardés au-delà de quelques vies humaines. Les copistes de manuscrits étaient des scribes professionnels rémunérés pour leur travail, mais aussi les érudits, les dévots et les étudiants, voulant conserver le texte pour l'étudier et le transmettre à la postérité ou comme acte de révérence envers l'œuvre copiée.

Les feuilles de palmier employées dans le sous-continent indien

L'ôle destinée à l'écriture ou à la gravure n'est qu'une partie de la feuille de palmier et non la feuille entière. La feuille de palmier ou « palme » est située à l'extrémité du pétiole. La famille botanique des palmiers comporte une multitude d'espèces, y compris les cocotiers et les dattiers. Le classement scientifique des différentes espèces est en permanente révision¹⁵. Les feuilles de deux espèces furent employées en Inde pour l'enregistrement graphique : celles du talipot ou palmier parasol, en anglais *talipot*, *Corypha umbraculifera* L. et celles du palmier jagre ou rondier en éventail, en anglais *Asian palmyra palm*

11 Comparer avec Murthy, *Introduction to Manuscriptology*, *op. cit.*, p. 25.

12 Voir T. W. Rhys Davids et William Sted, *The Pali Text Society's Pali-English Dictionary*, Londres, 1921, s.v. La dérivation à partir du tamoul *panai* (Jahn, « Different Concepts », p. 943) n'a rien d'« obvious » et réclame des preuves (pour *panai* et le palmier jagre, voir *infra*).

13 Selon Tusharkanti Mahapatra, « Palm-Leaf Manuscripts in Bengali », dans Shu Hikosoka et John Samuel (éd.), *Palm-leaf and other Manuscripts in Indian Languages*, Madras et Pondichéry, Institute of Asian studies, [p. 22-45], p. 22, cité par Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 942.

14 Voir J. P. Losty, *The Arts of the Book in India*, Londres, British Library, 1982, p. 6. Cependant Murthy (*Manuscriptology*, *op. cit.*, p. 30) évoque pour ces manuscrits la date du *ix^e* siècle environ.

15 Voir notamment les travaux des botanistes N. W. Uhl, Harold E. Moore et John Dransfield.

ou *toddy palm*, *Borassus flabellifer*¹⁶ L. (synonyme *Borassus flabellifer* Roxb.)¹⁷. Ces deux espèces se distinguent notamment par la forme de leur feuille.

Celle du palmier parasol est une large palme d'un seul tenant que des nervures divise en différentes parties conjointes, se séparant à leur extrémité¹⁸. L'adjectif *umbraculifera* ajouté à son nom scientifique tient au fait que la largeur de la feuille produit une ombre large, ce qui explique aussi l'adjectif français « parasol ». Elle pourrait mesurer jusqu'à 5 mètres de diamètre¹⁹. Le palmier parasol pousse aujourd'hui en Inde sur la côte du Kerala et au Bengale, mais aussi à Ceylan (Shri Lanka), en Birmanie en Thaïlande et en Malaisie²⁰. Selon Hoernle la feuille de *Corypha umbraculifera* L. fut largement employée pour l'enregistrement graphique des textes dans tout le nord de l'Inde jusqu'à la fin du xvii^e siècle²¹. Les plus anciens manuscrits sur ôles du sud de l'Inde (sans doute xii^e siècle), déjà mentionnés, conservés dans un monastère jain à Moodabidri²², sont écrits à l'encre sur des ôles de palmier parasol²³, bien que l'usage des ôles de palmier jagre aient par la suite largement prédominé dans cette partie du sous-continent. La feuille de ce palmier est plus fine que celle du palmier jagre et ses veines sont nombreuses et marquées²⁴. On en tirait des ôles pouvant atteindre 90 cm de longueur et 8 à 9 cm de largeur²⁵, dimensions beaucoup plus importantes que celles des ôles tirées du palmier jagre. Les manuscrits sur ôles de palmier parasol aujourd'hui conservés semblent,

16 « Flabelliformis », selon Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 710.

17 Les dénominations scientifiques retenues sont celles que présente Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 923-924.

18 Sur cet arbre, voir http://www.palmpedia.net/wiki/Corypha_umbraculifera, consulté le 31 mars 2016.

19 Voir la description de ce palmier et celle du palmier jagre, dans Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 924-925.

20 Voir, pour le début du xx^e siècle, August Friedrich Rudolf Hoernle, « An Epigraphical Note on Palm Leaf, Paper and Birchbark », *Journal of the Royal Asiatic Society of Bengal* 69, 1900, [p. 93-134], p. 94. Agrawal ne mentionne pas la présence de ce palmier dans l'Inde actuelle (*Conservation of Manuscripts, op. cit.*, p. 25).

21 Hoernle, « An Epigraphical Note », art. cité, p. 104.

22 Situé à environ 35 kilomètres au nord de Mangalore, actuel État du Karnataka.

23 Losty, *The Arts of the Book, op. cit.*, p. 6, 7.

24 *Ibid.*, p. 94, 96.

25 Selon Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 710; un peu plus d'1 mètre de longueur au maximum et d'une largeur de 4, 45 à 7, 62 centimètres selon Hoernle, « An Epigraphical Note », art. cité, p. 96. Selon Jacqueline Lee-Fung-Kaï (mais il s'agit de manuscrits de l'Asie du Sud-Est), la longueur maximale est 60 cm (« des ôles dont la longueur peut atteindre soixante centimètres » (*Les manuscrits pālis dans leur environnement et le cas particulier de leur gestion dans les bibliothèques françaises*, mémoire d'étude, Villeurbanne, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, 2009, p. 24).



Fig. 1. Palmier parasol © Gérard Colas



Fig. 2. Palmier jagre. Sommet avec fruits © Gérard Colas

pour la plupart d'entre eux, sinon la totalité, écrits à l'encre, mais un témoignage littéraire du x^e siècle semble évoquer leur gravure²⁶.

La feuille du palmier jagre²⁷, elle, est divisée matériellement en plusieurs folioles dont chacune possède une nervure centrale. Son diamètre mesure d'1 mètre 50 à 3 mètres et elle possède de 60 à 80 folioles. Ses folioles sont fibreuses et contiennent de nombreuses veines en longueur comme en largeur. Le palmier jagre pousse en abondance dans le Tamil Nad, c'est-à-dire dans la partie orientale du sud de l'Inde, où il est nommé *panai-maram*, arbre à palme (*panai*)²⁸. On le trouve aussi à Shri Lanka et en Birmanie²⁹. Il joue un rôle important dans la vie économique et culturelle tamoule³⁰. On en tire un sucre, le *jaggery* (d'où le nom « palmier jagre »)³¹ et une boisson alcoolisée, le *toddy*. Cette diversité d'emploi pourrait expliquer pourquoi le palmier jagre fut préféré en Inde du sud, bien que les ôles qui en étaient tirées aient été plus difficiles à graver que celles du palmier parasol³². Relativement moins pratiques pour la gravure, ces ôles ne furent cependant, semble-t-il, que très rarement écrites à l'encre, car elles ne pouvaient pas la retenir³³. Une foliole étant divisée en deux par sa nervure centrale, l'on peut préparer deux ôles à partir d'elle. Les ôles tirées du palmier jagre sont longues de 50 à 60 cm maximum et larges de 3 ou 4 cm³⁴. Elles sont plus épaisses que celles tirées du

26 Voir Losty, *The Arts of the Book*, op. cit., p. 7.

27 Aussi nommé « palmier à sucre », « palmier éventail », selon Lee-Fung-Kai, *Les manuscrits pālis*, op. cit., p. 25. Pour la description de la feuille, voir Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 924-925.

28 Bühler, *Indian Paleography*, op. cit., p. 5, 94; T. Burrow et M. B. Emeneau, *A Dravidian Etymological Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 2^e éd., 1984, p. 360, Notice n° 4037; Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 927, 943.

29 Agrawal, *Conservation of Manuscripts*, op. cit., p. 25.

30 Voir Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 925.

31 Sur ce sucre et son nom, voir Henry Yule et A. C. Burnell, *Hobson-Jobson, A Glossary of Colloquial Indian Words and Phrases, and of Kindred Terms, Etymological, Historical, Geographical and Discursive*, New Edition Edited by W. Crooke, Calcutta, Rupa & Co 1986 (1^{re} éd. : 1886), p. 446, col. A.

32 Voir Losty, *The Arts of the Book*, op. cit., p. 6, 7.

33 Cette observation vaut certes seulement pour les manuscrits sur ôles de palmier jagre existants. Les ôles de palmier jagre étaient « less flexible, smaller, and more difficult to write on, while not taking ink well at all » (Losty, *The Arts of the Book*, op. cit., p. 7).

34 Selon Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 710; larges de 3,80 centimètres au maximum et d'une longueur dépassant rarement 50,8 centimètres selon Hoernle, « An Epigraphical Note », art. cité, p. 96; voir aussi Lee-Fung-Kai, *Les manuscrits pālis*, op. cit., p. 25.

palmier parasol. Selon Hoernle, le palmier jagre aurait été importé d'Afrique au ^{xiv}^e siècle au plus tôt, mais cette thèse est aujourd'hui contestée³⁵.

Ces deux espèces de palmiers, parasol et jagre, semblent avoir été employées aussi pour les manuscrits de l'Asie du Sud-Est³⁶. Il importe de mentionner la feuille d'un troisième palmier, non parce qu'elle a été utilisée pour les manuscrits du sous-continent indien, mais à cause de son importance pour les collections françaises. C'est la feuille du latanier, *Corypha Lecomtei* Becc. ex Lecomte, variété endémique au Cambodge, au Laos, en Thaïlande et au Vietnam³⁷. Les feuilles de certains autres palmiers, notamment du palmier dattier, servent de support d'écriture et/ou gravure en dehors du sous-continent indien³⁸.

Préparation matérielle des ôles et rangement des manuscrits

Jusqu'au début du ^{xx}^e siècle au moins, les feuilles de palmier furent employées en Inde pour la correspondance ainsi que pour des documents privés et officiels sans avoir été préparées de façon particulière³⁹. Mais les ôles destinées aux manuscrits résultaient d'un apprêt complexe. Les travaux modernes décrivent plusieurs méthodes⁴⁰. Les feuilles ou les folioles encore non découpées sont d'abord séchées à l'ombre selon certains auteurs⁴¹. Puis elles sont bouillies dans du lait, parfois mélangé à du curcuma, ou dans de l'eau bouillie avec de la bouse de vache, ou d'autres mélanges, certaines de ces mixtures pouvant donner une couleur particulière à l'ôle⁴². Puis elles sont mises à sécher. Selon certains auteurs, elles sont ensuite enfouies dans de la boue

35 Voir Hoernle, « An Epigraphical Note », art. cité, p. 94, 124; Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 930-931.

36 Lee-Fung-Kai, *Les manuscrits pâlis*, op. cit., p. 25.

37 Les ôles que l'on en tirait peuvent mesurer jusqu'à 50-60 cm de long : *ibid.*; Catherine Beccheti, « Une ancienne tradition de manuscrits au Cambodge », dans François Bizot (éd.), *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, Paris, École française d'Extrême-Orient, Études thématiques I, 1994, [p. 47-61], p. 57.

38 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 933-934.

39 Bühler, *Indian Paleography*, op. cit., p. 95.

40 Voir, par exemple, Janert, *Bibliographie*, op. cit., p. 61-63; Murthy, *Manuscriptology*, op. cit., p. 27-28; P. Perumal, « Chapter Eight. The Sanskrit Manuscripts in Tamilnadu », dans Saraju Rath (éd.), *Aspects of Manuscript Culture in South India*, Leiden, Brill, Brill's Indological Library 40, 2012, [p. 157-172], p. 159-160.

41 Par exemple, Perumal, « The Sanskrit Manuscripts », art. cité, p. 160.

42 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 937. Le nom scientifique du curcuma, *turmeric* en anglais, est *Curcuma longa* L.

ou du sable pendant trois mois environ, ce qui aurait pour résultat de les assouplir⁴³. Puis on les polit à l'aide de coquillages, sur une pierre ou sur un bois souple. Le découpage de l'ôle dans la feuille est situé tantôt avant, tantôt après le polissage. Les ôles pouvaient être teintées en jaune (d'une matière insectifuge?)⁴⁴. Le scribe professionnel et l'écrivain retaillaient parfois en partie les ôles pour en ajuster la forme avant l'enregistrement graphique. Ils disposaient pour cela d'un couteau⁴⁵, quelquefois rangé à côté du stylet dans un même fourreau⁴⁶.

L'ôle est le plus souvent oblongue, avec des exceptions parfois pittoresques, par exemple, tel manuscrit en forme de poisson, tel autre de tortue⁴⁷. Après leur découpage, l'on pratiquait dans les ôles, un, deux ou trois trous d'enfilages selon la longueur. Dans ces trous étaient passés un ou des cordons qui tenaient les ôles ensemble. Parfois, surtout quand le manuscrit comptait beaucoup d'ôles, l'on passait un bâtonnet de bois par l'un des trous d'enfilage, afin de conserver aligné le paquet d'ôles et, ainsi, le porter et le ranger plus facilement. Une fois la consultation du manuscrit terminée, on l'entourait du cordon d'enfilage ou d'un autre cordon pour tenir l'ensemble bien serré avant de le ranger. Une ôle de garde, laissée vierge et non numérotée, était souvent placée au début du manuscrit et une autre à la fin, afin de protéger la première et la dernière ôle écrite ou gravée. Certains manuscrits consistent en une ôle unique roulée sur elle-même. Ce sont généralement des documents légaux ou épistolaires⁴⁸.

La couverture consistait en ais placés sur la première et sous la dernière ôle. Ils étaient en bois, parfois peint ou sculpté, ou en d'autres matériaux, tels le bambou et le pétiole séché du palmier jagre⁴⁹. Dans certaines collections, l'ensemble du manuscrit avec sa couverture était enveloppé dans de l'étoffe.

43 Perumal, « The Sanskrit Manuscripts », art. cité, p. 160.

44 Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 710.

45 Voir l'illustration dans Losty, *The Arts of the Book*, *op. cit.*, p. 7.

46 Pour une illustration, voir dans le site des douanes shrilankaises, Customs Museum, Archeology, n° 22. 1 : http://www.customs.gov.lk/museum/archaeology/22_reliquary.html (consulté le 6 mai 2016).

47 Voir l'illustration d'un manuscrit en forme de tortue dans Losty, *The Arts of the Book*, *op. cit.*, p. 8.

48 Voir, par exemple, les documents légaux de l'Inde du sud que présente Sreeramula Rajeswara Sarma, « Chapter Eleven. From my Grandfather's Chest of Palm Leaf Books », dans Saraju Rath (éd.), *Aspects of Manuscript Culture in South India*, Leiden, Brill, Brill's Indological Library 40, 2012, [p. 207-233], p. 223-226 ; voir aussi une illustration dans Losty, *The Arts of the Book*, *op. cit.*, p. 10.

49 *Ibid.*, p. 210. Les ais de certains des manuscrits que les jésuites du Carnate envoyèrent à la bibliothèque royale au début du XVIII^e siècle sont faits de pétioles de palmier.

Au Bengale cette étoffe était de couleur bleue ou rouge, ces deux couleurs étant censées repousser les insectes. Elle était jaune dans d'autres parties du nord de l'Inde⁵⁰.

Le manuscrit sur ôles comme modèle et la notion de pothī

Dès avant le début de notre ère, la forme oblongue du manuscrit sur ôles servit de modèle de référence à des livres écrits sur d'autres supports. Ainsi les plaques de cuivre d'une célèbre inscription de Taxila, dont la date est située entre le I^{er} siècle avant n. è. et le I^{er} après, sont en forme d'ôles⁵¹. Le modèle de l'ôle se retrouve souvent dans les plaques de cuivre plus récentes, qui sont parfois reliées par des anneaux⁵². Il a aussi inspiré le format oblong de certains manuscrits sur feuilles de bouleau, tel le manuscrit Bower, dont la date est située entre le IV^e et le VI^e siècle⁵³.

Mais surtout il a été adopté pour la grande majorité des manuscrits indiens sur papier⁵⁴. Comme il a déjà été indiqué, ce support, dont l'emploi commença plus tard que celui de la feuille de palmier, fut le principal concurrent de l'ôle, et la remplaça dans certaines régions⁵⁵. Ses utilisateurs semblent avoir voulu montrer leur rattachement à la tradition de l'ôle non seulement en adoptant la forme oblongue, mais aussi, souvent, en conservant pieusement l'emplacement des trous d'enfilage, parfois sans que les trous eux-mêmes soient pratiqués⁵⁶. Les feuilles restaient séparées ou étaient collées les unes aux autres en paravent. La forme de certains imprimés sur papier est directement inspirée

50 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 941. La bibliothèque du Bhandarkar Oriental Institute (Pune) conserve ses manuscrits dans de l'étoffe jaune foncé.

51 Voir Bühler, *Indian Paleography*, *op. cit.*, p. 25, 94. Le site de Taxila est situé dans l'actuel Pakistan. Cette inscription en kharoṣṭhī est aujourd'hui conservée au British Museum. Voir aussi Murthy, *Introduction to Manuscriptology*, *op. cit.*, p. 29.

52 Illustration dans Losty, *The Arts of the Book*, *op. cit.*, p. 10.

53 *Ibid.*, p. 94. Manuscrit édité par A.F. Rudolf Hoernle, aujourd'hui conservé à la Bodléienne.

54 Sur l'interprétation papier des ôles en contexte chinois d'Asie Centrale, voir Jean-Pierre Drège, « Les ôles chinoises », dans Jean-Pierre Drège (éd.), avec la collaboration de Costantino Moretti, *La fabrique du lisible : la mise en texte des manuscrits de la Chine ancienne et médiévale*, Paris, Institut des hautes études chinoises, 2014, p. 361-364.

55 Pour plus de détails, voir Hoernle, « An Epigraphical Note », art. cité, notamment ses conclusions sur ce point, p. 122.

56 Voir, par exemple, les magnifiques illustrations dans Phyllis Granoff (éd.), *Victorious Ones. Jain Images of Perfection*, New York, Rubin Museum of Art, 2009, p. 226, 228, 230-231, 233-234, etc.

de ces manuscrits⁵⁷. On retrouve la forme de l'ôle dans des manuscrits sur bois provenant de l'Inde⁵⁸, mais aussi d'Asie Centrale ancienne, et, pour la période plus récente, de Sumatra⁵⁹.

Si la forme de tous les documents écrits ou inscrits n'a pas suivi celle du manuscrit sur ôles – les livres du Cachemire sur papier, par exemple, répondaient souvent à un autre modèle, comparable au livre européen moderne –, ce modèle fut privilégié et il fut aménagé selon les matériaux. La codicologie moderne appelle *pothī* « une forme de livre très commune en orient, constituée d'une série de lamelles de bois ou de feuilles de palmier superposées, comportant un ou plusieurs trous dans lesquels passent une cordelette, le long de laquelle les lamelles peuvent coulisser »⁶⁰. Soulignons cependant qu'en hindi et d'autres langues du nord de l'Inde le terme féminin *pothī* désigne le livre en général, quels que soient son format et son support.

Gravure, écriture et peinture sur ôles

Les ôles ont des marges sur les quatre côtés. Les écritures anciennes et modernes de l'Inde sont dérivées de la brāhmī⁶¹ et par conséquent horizontales et dextroverses. Certains manuscrits sur ôles présentent une mise en page en colonne soit du début à la fin, soit pour certaines portions seulement, comme c'est parfois le cas pour la table des matières. Des espaces sont ménagés autour des trous d'enfilage, lesquels sont parfois décorés. Les ôles sont foliotées, non paginées. La foliotation apparaît au recto ou au verso selon la

57 Récemment elle a même inspiré la forme d'un livre publié en Allemagne : l'éditeur Klaus Müller (Landau) a publié en 2003 un livre en forme de manuscrits sur ôles, muni de deux trous d'enfilage par où passe un fil. Cet ouvrage consacré aux manuscrits sur ôles et intitulé *Das Palmblattbuch*, contient aussi des photographies en noir et blanc. Voir www.muellerbuch.de (consulté le 4 avril 2016).

58 Voir, par exemple, Filliozat, « L'agalloche et les manuscrits sur bois », art. cité.

59 *Ibid.*, p. 85-86, 89-90.

60 Voir Denis Muzerelle, *Vocabulaire codicologique*, 2011, s.v. (<http://codicologia.irht.cnrs.fr/accueil/vocabulaire>, consulté le 30 mars 2016). Il ne s'agit pas d'un terme sanskrit, contrairement à ce qu'indique cette notice, mais d'un terme qu'emploient les langues vernaculaires du nord du sous-continent indien. Le sanskrit emploie *pustaka* pour désigner les manuscrits, mot qui dériverait de l'iranien *pōst* (« peau », « écorce ») (voir Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 709).

61 L'une des deux écritures les plus anciennes de l'Inde historique (voir notamment les édits d'Aśoka, III^e siècle avant n. è.). L'autre est la kharoṣṭhī, qui n'a pas eu de descendance et qui s'écrivait de droite à gauche. Voir Filliozat, « Paléographie », art. cité, p. 667-673.

région de la copie⁶². Les marges peuvent contenir des titres, des gloses et des corrections. Le texte proprement dit est le plus souvent précédé et suivi de formules de bon augure. Selon certains savants modernes une tablette à régler était employé pour l'écriture des ôles avant l'introduction du papier en Inde, mais on n'a de cela aucune preuve certaine⁶³. Accessoirement, l'emploi avéré de la table à régler pour les manuscrits indiens sur papier ouvre la question d'une éventuelle influence de la *miṣṭara* (ou *maṣṭar*) musulmane sur la codicologie indienne⁶⁴.

Les ôles peuvent être gravées au stylet ou écrites à la plume, terme ici pris au sens général d'instrument dont la pointe est enduite d'encre⁶⁵. À la fin du IX^e siècle ou au commencement du X^e, le poète sanskrit Rājaśekhara distinguait, semble-t-il, ôles à graver et ôles à écrire⁶⁶. Plusieurs paramètres pouvaient décider du choix de l'ôle et, par conséquent, de la technique graphique, tels la disponibilité locale de la ou des espèces de palmiers, le coût de l'ôle préférée s'il fallait la faire venir de loin, les habitudes socio-culturelles. Les ôles semblent avoir été écrites à l'encre plus fréquemment dans le nord que dans le sud de l'Inde.

- 62** Sur la foliotation, voir notamment H.R. Kapadia, « Foliation of Jaina Manuscripts and Letter-numerals », *Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute* 28, 1936-1937, Part I, p. 171-186 (article consacré principalement aux manuscrits jains).
- 63** Ainsi Johann Georg Bühler, « Über ein indisches Liniergerät », *Anzeiger der K.K. Akademie der Wissenschaft in Wien. Phil.-hist. Klasse* 34, 1887, p. 88, cité par Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 96.
- 64** Le catalogage des textes philosophiques du fonds Chandra Shum Shere (par Usha Colas-Chauhan et moi-même) a permis d'observer les traces visibles de l'emploi de telles tables à régler dans de nombreux manuscrits. En Inde, il s'agit d'un rectangle de bois ou de carton sur lequel sont tendus des fils. On presse le papier dessus, ce qui fait apparaître les lignes en relief. L'un des noms de cet instrument est *olīya* (*ibid.*). Voir aussi Bühler, *Indian Paleography, op. cit.*, p. 87, 98 (photographies dans l'original allemand selon p. 98). Sur cet instrument en contexte musulman, voir François Déroche, *Islamic Codicology. An Introduction to the Study of Manuscripts in Arabic Script*, Londres, Al-Furqān Islamic Foundation, 2005, p. 165-166.
- 65** Il n'existe, à ma connaissance, aucune étude systématique et statistique qui mettrait en relation la méthode d'enregistrement du texte, l'espèce du palmier et la région des manuscrits. L'article de Hoernle (« An Epigraphical Note », art. cité), par ailleurs si instructif, présente peu d'indications sur la méthode d'enregistrement du texte sur l'ôle (gravure ou écriture à l'encre).
- 66** Sarma, « Writing Material », art. cité, p. 184-185; Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 61, note 34. Pour la date de Rājaśekhara, voir Nadine Stchoupak et Louis Renou, *La Kāvyaṃimāṃsā de Rājaśekhara traduite du sanskrit*, Paris, Imprimerie nationale, Cahiers de la Société asiatique VIII, p. 4; traduction du passage concerné, p. 148.

Pour graver les ôles, l'on employait un stylet en métal (or, argent, bronze ou cuivre)⁶⁷. Le terme qui le désigne en sanskrit et dans de nombreuses langues du nord de l'Inde est *lekhanī*⁶⁸. Il est dérivé du verbe qui signifie de façon générale « écrire » en sanskrit, mais qui, à l'origine, signifiait plus précisément « graver », « érafler ». Le stylet se termine en un bout pointu. L'autre extrémité consiste parfois en une petite lame qui servait au scribe à découper l'ôle selon ses besoins (voir aussi *supra* sur le couteau du scribe)⁶⁹. Les deux instruments étaient parfois distincts, mais réunis à l'extrémité d'un manche commun⁷⁰. Pour graver l'ôle, le copiste, assis en tailleur, la plaçait soit sur son genou gauche⁷¹, soit sur une planchette de bois tenue dans la main gauche⁷²; il tirait l'ôle vers la gauche en gravant la ligne de façon continue.

Une fois l'ôle gravée, on l'enduisait ou la frottait d'une substance qui, s'introduisant dans les lettres gravées, la rendait lisible. Il pouvait s'agir d'huiles mélangées de bouse de vache ou encore de poudre de charbon

67 Janert présente une abondance de termes techniques indiens (notamment sanskrits) qui désignent les instruments d'écriture et de gravure (*Bibliographie, op. cit.*, p. 87).

68 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 941. Le stylet de métal servant à inscrire l'ôle se nomme aussi *lohakaṇṭaka* en sanskrit selon Sarma, « Writing Material », art. cité, p. 185; Murthy mentionne le terme *kaṇṭha* (*Manuscriptology, op. cit.*, p. 105). Selon Jahn (« Different Concepts », art. cité, p. 941), le nom tamoul du stylet serait *elutu-kōl*, littéralement « bâton à écrire », mais le même terme désigne aussi la plume de roseau (« writing reed ») et le pinceau du peintre : voir Johann Philipp Fabricius, *Tamil and English Dictionary, based on Johann Philip Frabricius's « Malabar-English Dictionary », Fourth Edition, Revised & Enlarged*, Tranquebar, Evangelical Lutheran Mission Publishing House, 1972 (1^{re} éd. : 1897), p. 145, col. A. Pour des illustrations de stylets, voir Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*, planches 32-35.

69 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 941.

70 Voir planche 31 dans Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*

71 Voir la description de cette méthode par les missionnaires de Tranquebar au début du ^{xviii}e siècle, dans Johann Ernst Gründler et Bartholomäus Ziegenbalg, *Die Malabarische Korrespondenz. Tamilische Briefe an deutsche Missionare. Eine Auswahl*, introduction et présentation de Kurt Liebau, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1998, p. 137, note d. La planche 3 du même ouvrage montre un écolier lisant un manuscrit sur ôles, derrière lui un autre manuscrit, suspendu par des fils. Devant lui sont posés deux autres manuscrits encore. Sur un fil tendu à sa gauche sont étendus un tissu (semble-t-il) rouge et deux pièces d'un matériau souple, l'une de couleur verte, l'autre grise, que Jahn identifie à des feuilles de palmier jagre (« Different Concepts », art. cité, p. 938 : « above him, two bigger pieces of green Borassus leaf are hanged up to dry on a line »). Cependant l'aspect de ces pièces étant comparable au matériau rouge, il est difficile d'être aussi affirmatif. Sur le séchage des feuilles de palmier au cours de la préparation des ôles, voir Hoernle, « Bibliographie », *op. cit.*, p. 62.

72 Voir Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*, p. 105.

ou de pigments noirs de coques de noix de coco, etc.⁷³. Les bibliothèques conservent aussi des manuscrits où ce révélateur n'a pas été appliqué ; l'on peut se demander si de tels manuscrits furent jamais lus.

Le type d'écriture pouvait guider le choix de la technique graphique, voir celui du support. La nāgarī est l'une des écritures modernes du nord les plus employées. Sa graphie comprend une ligne quasi continue qui est tracée au-dessus des lettres, de l'une à l'autre. Cette graphie convenait plus à l'écriture à l'encre sur ôle qu'à la gravure. Car la gravure d'une ligne continue risquait de provoquer des fentes dans l'ôle⁷⁴, particulièrement dans celle provenant du palmier parasol, qui est plus fine. Ce risque n'existait pas pour les écritures du sud qui ne possèdent pas de ligne supérieure continue. Il pourrait expliquer, en partie du moins, que la nāgarī du nord a été adaptée dans le sud pour former une autre écriture, sans ligne supérieure continue, la nandināgarī⁷⁵.

L'écriture sur ôle se fait au moyen d'une plume trempée dans de l'encre. Plusieurs noms désignent la plume, par exemple, *lekhanī*, terme employé aussi pour le stylet à graver⁷⁶, ou encore *kalam*, notamment au Bengale, influence du terme arabe *qalam*⁷⁷. La plume pouvait provenir d'une plume d'oiseau, être faite de bambou⁷⁸, de bois ou de fer⁷⁹. L'encre généralement employée pour l'ôle est noire (alors que l'on utilise des encres de diverses couleurs, notamment le rouge, dans les manuscrits sur papier). L'encre noire employée pour l'ôle était différente de celle destinée au papier indien, lequel était très poreux⁸⁰. Selon une recette elle était composée de jus de la plante nommée kesurte (*Verbesina scandens* [L.] Klatt?) mélangé à une décoction de

73 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 942. Voir aussi Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*, p. 52 (mentionne aussi les termes employés).

74 Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 943.

75 *Ibid.*

76 Selon Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*, p. 49.

77 Voir Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 942.

78 *Ibid.*

79 Jean Marquès-Rivière, *Rituel de magie hindoue : Yantracintāmaṇi (Le joyau des Yantras), traduit pour la première fois en français et précédé d'une étude sur le tantrisme*, Paris, Librairie Vêga, 1939, p. 72 et 86 (plume en bois de l'arbre *jāti* [*Jasminum grandiflorum* L. ?], 79 et 95 (en fer). Je dois à Monsieur Arion Roşu, dont je salue ici la mémoire, d'avoir, au sujet des plumes et encres, attiré mon attention sur cet ouvrage.

80 Discussion élaborée sur la question dans Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 89-96. Voir aussi Murthy, *Manuscriptology, op. cit.*, p. 52-54. Sur l'encre, voir P.K. Gode, « Some Notes on the History of Ink-Manufacture in Ancient and Medieval India and Other Countries », dans ses *Studies in Indian Cultural History*, vol. III, publié par le Prof. P.K. Gode Collected Works Publication Committee, Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1969, p. 31-47 (première publication de cette contribution de Gode : *Prācyaṅgī* [Calcutta] 3 [1946], 4, p. 1-15, selon Monsieur Arion Roşu).

charbon⁸¹. Une autre recette⁸², pour une encre qui était aussi appliquée sur l'écorce de bouleau, est d'une composition plus complexe ; elle contient huit composants en quantités égales, dont du noir de fumée, de l'extrait (jus ?) des trois myrobolans⁸³ et d'autres plantes, une gomme nommée *gola*, de l'extrait de noix de *bhallātaka*⁸⁴, laquelle laisse des marques indélébiles. On recourait aussi à des sortes de gouaches blanches ou jaunes pour effacer les signes erronés écrits à l'encre.

Le *Yantracintāmaṇi* de Dāmodara, un traité sur les diagrammes magiques, distingue au moins vingt-trois variétés d'encres, de différentes couleurs. L'encre est à l'occasion prescrite pour un support particulier, ainsi le fiel de vache pour l'ôle⁸⁵. Les recettes de cet ouvrage recourent à des matériaux très variés : sang d'origines diverses, santal, autres substances animales et végétales.

Certains manuscrits sur ôles étaient illustrés. Il s'agissait parfois de simples dessins gravés, parfois de peinture, avec des nuances dans les ombres, etc. Gravure et peinture sont souvent associés dans les manuscrits de l'Orissa : les contours des sujets sont gravés, certaines lignes sont couvertes de couleurs, et parfois les surfaces que définissent les lignes gravées sont couvertes d'à-plats monochromes, rouges, bleus, jaunes, etc.⁸⁶.

81 Rājendralāla Mitra cité par Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 93. Le terme *āltā*, que mentionne aussi R. Mitra, est sans doute l'équivalent d'*alāta*, attesté dans Monier Monier-Williams, *A Sanskrit-English Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1974 (1^{re} éd. : 1899), s.v.

82 Voir Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 95. Selon cet auteur l'un des composants est *tāmrāpātra*, qu'il identifie comme étant « copper vessel or tray », ce qui ne semble pas avoir beaucoup de sens. Il pourrait s'agir d'une erreur pour *tāmrāpatra*, « (plante) à la feuille rougeâtre », désignation d'une herbe.

83 Ce sont : *Emblca officinalis Gaertn.*, *Terminalia chebula Retz.* et *Terminalia bellerica Roxb.*

84 En hindi ; en sanskrit : *agnimukha* ; nom scientifique : *Semecarpus anacardium* (Linn. selon certaines publications, *L.f.* selon d'autres). Les Européens désignèrent cette noix des noms de « marking-nut » et « *dhobī* nut » (« noix du blanchisseur ») parce que les blanchisseurs les employaient pour marquer les vêtements avant de les nettoyer : voir Gode cité par Janert, *Bibliographie, op. cit.*, p. 95.

85 Marquès-Rivière, *Rituel de magie hindoue, op. cit.*, p. 95.

86 Nombreux exemples illustrés dans Subas Pani, *Illustrated Palmleaf Manuscripts of Orissa. A Selection from Orissa State Museum*, Bhubaneswar, Orissa State Museum, 1984.

Ôle et papier en milieu missionnaire au début du xviii^e siècle

La relation historique de l'ôle et du papier dans le sous-continent indien peut être envisagée de plusieurs façons : d'un point de vue social, ou bien économique, ou encore en rapport avec l'imprimerie.

Certaines castes hindoues d'artisans étaient, semble-t-il, spécialisées dans la préparation des ôles⁸⁷ alors que les fabricants de papier étaient le plus souvent musulmans. Cette situation pourrait avoir contribué à la résistance envers l'utilisation du papier dans le sud de l'Inde, réputé plus conservateur.

Outre les facteurs socio-culturels, la loi de l'offre et de la demande explique en partie le commerce et la circulation des ôles et du papier, le prix et la qualité variant selon les régions. Par exemple, comme nous l'avons vu, la plus grande diffusion du palmier jagre dans le sud de l'Inde, donc son moindre coût, semble avoir conduit à le préférer au palmier parasol, malgré sa qualité inférieure pour la préparation des manuscrits. Cependant les ôles de palmier parasol continuèrent à être employées à Ceylan (Shri Lanka) parce que ce palmier y poussait facilement⁸⁸.

Au début du xviii^e siècle, les missionnaires piétistes de Tranquebar faisaient venir leurs ôles de Ceylan à Madras⁸⁹. Les ôles auraient aussi été importées de Malaisie et autres pays de l'Asie du sud-est vers le pays tamoul (« Malabar »), puis de là envoyées par mer ou par terre au Gujarat, d'où elles étaient transportées vers d'autres endroits de l'ouest ou du centre du sous-continent⁹⁰. Quant au sud, le transport du papier depuis le nord, élevant son coût, pourrait avoir contribué, avec la réticence culturelle plus haut mentionnée, au relatif désintérêt envers ce support.

La concurrence de l'ôle et du papier se développa en rapport avec l'imprimerie en Inde et avec les missions chrétiennes en Inde du sud au début du xviii^e siècle. Les bibliothèques européennes prisait, soit comme des curiosités exotiques, soit comme des objets à valeur pédagogique, les manuscrits sur

87 Voir Jahn, « Different Concepts », art. cité, p. 938.

88 Selon Losty, *The Arts of the Book*, op. cit., p. 7.

89 Gérald Duverrier, « V. L'œuvre en télugu de Benjamin Schultze », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 63, 1976, [p. 265-312], p. 307-308 : « Schultze les [= les ôles] jugeait plus résistantes que le papier venu d'Europe [...] pour lequel vers et insectes semblaient avoir une prédilection. Celles de Ceylan étaient meilleures et plus résistantes que /308/ celles de la côte de Coromandel et les missionnaires de Tranquebar en faisaient venir chaque année. Schultze leur en acheta donc régulièrement une partie tant qu'il traduisit la Bible ».

90 Selon un ouvrage de Jinavijaya Muni auquel fait référence Sarma, « Writing Material », art. cité, p. 185.

ôles que leurs envoyaient les missionnaires⁹¹. Mais ces derniers, notamment les piétistes de Tranquebar et les jésuites français de la mission du Carnate, souhaitaient s'affranchir des contraintes de ce support de manuscrit en imprimant des livres chrétiens en langues indiennes. Le but des missionnaires était de diffuser le message chrétien afin de convertir. L'imprimerie permettait la reproduction rapide des textes⁹². Elle évitait aussi les aléas de la transmission par copie manuscrite et le risque d'interprétation ou de « correction » par des copistes hindous⁹³.

Les missionnaires piétistes de Tranquebar, sur la côte sud-est, imprimaient en Prusse et à Tranquebar des textes chrétiens en tamoul⁹⁴. Benjamin Schultze, originaire de cette mission, s'établit à Madras (Chennai) en 1726 et tenta sans succès d'y établir une imprimerie en télougou⁹⁵. Il se résolut donc à faire graver sur ôles plusieurs exemplaires de ses traductions de la Bible en télougou et les diffusa parmi les convertis ou sympathisants. Cette entreprise de copie systématique aboutit à une forme acculturée de manuscrits sur ôles : ces manuscrits comportaient en effet systématiquement des informations gravées en anglais⁹⁶ et des ornements typiques de la paléographie allemande, tels les *Schnörkel* (« volutes »)⁹⁷.

91 Pour ces deux attitudes européennes différentes au début du XVIII^e siècle, voir « Curiosité, science et interaction pédagogique : la mission française jésuite du Carnate et la mission piétiste de Tranquebar en Inde du Sud au 18^e siècle », in *Études Épistémè, Revue de littérature et de civilisation (XVI^e-XVIII^e siècles)* 26 : Presse et transferts culturels/Curiosité et géographie, 2014 (<http://episteme.revues.org>). Au sujet de la préférence que le bibliothécaire du Roi exprima auprès des jésuites du Carnate pour les manuscrits sur ôles plutôt que pour ceux sur papier, voir Gérard Colas, « Les manuscrits envoyés de l'Inde par les jésuites français entre 1729 et 1735 », dans François Déroche et Francis Richard (éd.), *Scribes et manuscrits du Moyen-Orient*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1997, [p. 345-362], p. 355. Du côté protestant, à Halle, dans le cabinet de curiosités des Franckesche Stiftungen, la peinture ornementale du haut du placard indien représente un scribe gravant une ôle (Thomas Müller-Bahlke, *Die Wunderkammer der Franckeschen Stiftungen*, Halle, Verlag der Franckeschen Stiftungen zu Halle, 2012, p. 124-125).

92 Voir Duverdier, « L'œuvre en télugu », p. 275.

93 *Ibid.*, p. 276.

94 *Ibid.*, p. 265-266. Deux presses arrivèrent de l'Europe à Tranquebar, en 1712 et 1713 : voir Heike Liebau, « Translocal Networks. Tranquebar Mission Press in Eighteenth-Century South Asia », dans Esther Fihl et A.R. Venkatachalapathy (éd.), *Beyond Tranquebar: Grappling across Cultural Borders in South India*, Hyderabad, Orient Blackswan, 2014, [p. 496-518], p. 496.

95 Voir Duverdier, « L'œuvre en télugu ».

96 Voir Gérard Colas et Usha Colas-Chauhan, *Catalogue of the Telugu Manuscripts of the Franckesche Stiftungen*, Halle, Franckesche Stiftungen, sous presse.

97 Pour des illustrations de *Schnörkel* et l'art d'écrire piétiste, voir Carmela Keller, Jürgen Gröschl, Brigitte Klosterberg et Anke Mies, *Schnörkel, Rüssel, Ganskiel: Schrift und Schreibunterricht am Halleschen Waisenhaus im 18. Jahrhundert*, Halle, Franckesche Stiftungen.

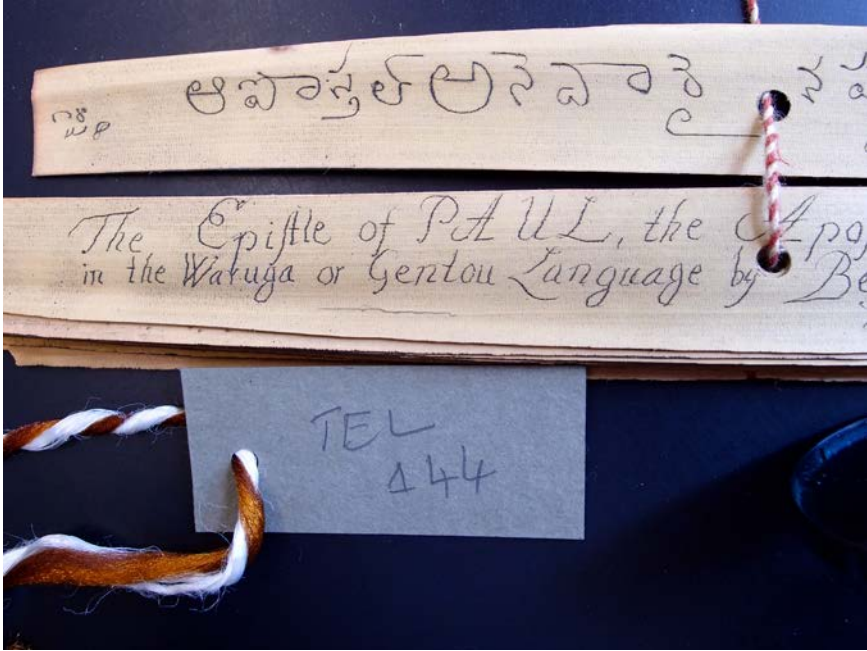


Fig. 3. Titres en télougou et en anglais, manuscrit TEL 144, Franckesche Stiftungen (Halle)
© Gérard Colas

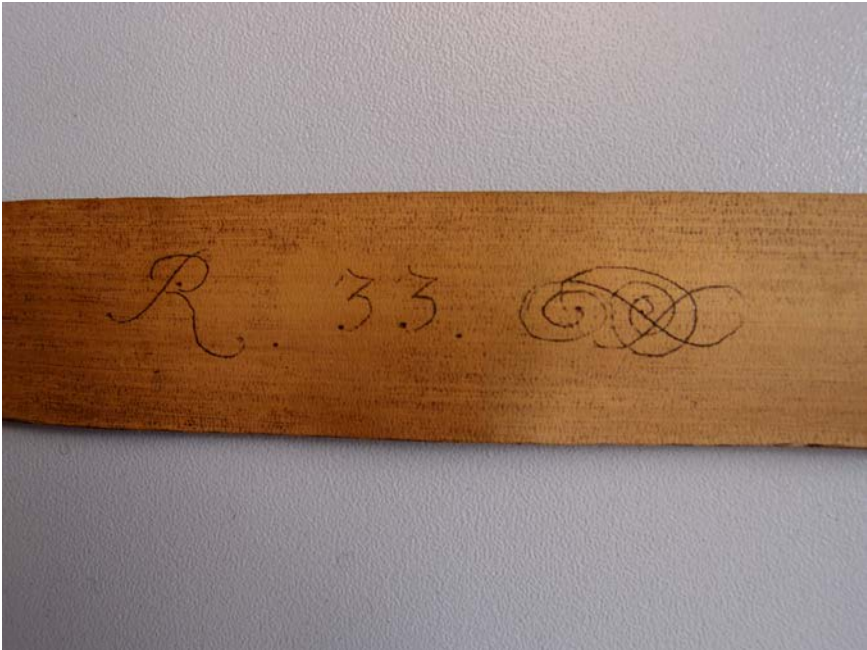


Fig. 4. Schnörkel dans un manuscrit télougou, Franckesche Stiftungen (Halle) © Gérard Colas

Pour contrecarrer l'influence des piétistes de Tranquebar, les jésuites français de la mission du Carnate, basés à Pondichéry, demandèrent à Paris une presse et voulurent faire fondre des caractères tamouls⁹⁸. Mais ils ne purent réaliser leur imprimerie faute de financement⁹⁹. Ils organisèrent donc la copie sur ôles, ainsi que sur papier européen, de leurs œuvres chrétiennes en langues indiennes. Il en résulta là aussi, mais de façon moins visible, une certaine acculturation du manuscrit sur ôles, avec des inscriptions de symboles chrétiens et de titres en caractères latins¹⁰⁰.

Conclusion

Malgré la généralisation de l'imprimerie en Inde au xix^e siècle, l'emploi de l'ôle se perpétua en Inde du sud jusqu'au milieu du xx^e siècle, grâce au prestige socio-religieux de ce support. La transmission personnelle et individuelle du manuscrit sur ôle, mais aussi sur papier correspondait à un savoir traditionnel vivant, qui s'enrichissait des interpolations, « corrections », variantes et annotations marginales possibles de génération en génération, c'est-à-dire en interaction dynamique avec les lecteurs, copistes et interprètes, mais sous le couvert d'autorités intellectuelles et spirituelles plus ou moins identifiées. Ce genre de diffusion contraste avec le texte figé et reproduit mécaniquement dans l'imprimé, répandu en masse et de façon impersonnelle, mais conservant la version originelle.

Les manuscrits sur ôles nous sont parvenus pour le plus grand nombre par une sorte d'anomalie historique ou, faudrait-il dire, de souci philologique et historiciste. Ils disparaissaient assez rapidement. Certes des milieux savants ou dévots indiens s'efforçaient de retarder ce phénomène général, notamment

98 Ils débauchèrent pour cela un employé de l'imprimerie de Tranquebar. Voir Gérard Colas et Usha Colas-Chauhan, *Manuscrits telugu, op. cit.* p. 15 (et note 68); Gérard Colas, « Les manuscrits envoyés de l'Inde », art. cité, p. 351, note 10.

99 Pour diverses raisons, qu'il serait trop long d'exposer ici, ils ne firent pas appel au savoir-faire des jésuites portugais de Goa (côte sud-ouest). En 1556 ces derniers avaient installé une presse avec des caractères latins importés d'Europe. En 1577 ils fabriquaient des caractères tamouls à Quilon (aujourd'hui Kollam, État du Kérala) et ils y imprimaient en 1579 une *Doctrina Christiana* en tamoul, le premier imprimé de langue indienne. Mais cette entreprise cessa dès la fin de 1581, faute de soutien financier, et ne reprit qu'un siècle plus tard dans le Kérala, près de Cochin. Voir Georg Schurhammer et G. W. Cottrell, « The First Printing in Indic Characters », *Harvard Library Bulletin* 6 (2), 1952, p. 147-160.

100 Voir les croix dans les manuscrits sur ôles qu'ils envoyèrent à Paris, par exemple, dans Indien 582 et Indien 628, respectivement notices 2 et 31 dans Colas et Colas-Chauhan, *Manuscrits telugu, op. cit.* Les croix sont plus ostensibles et élaborées dans les manuscrits sur papier qu'ils envoyèrent : *ibid.*, planche V.

par l'huilage régulier des ôles et par l'application d'insectifuges traditionnels. Des érudits indiens réunirent d'importantes collections de manuscrits sur ôles et sur papier. Mais ces collections furent souvent dispersées et c'est surtout la conception moderne de la conservation en Inde et dans le monde qui a permis de sauvegarder un grand nombre de manuscrits indiens sur ôles grâce à des efforts continus.

Les restaurateurs d'aujourd'hui cherchent et trouvent des solutions nouvelles. Leurs efforts ne semblent pas coordonnés, mais leur dispersion même semble favoriser l'inventivité. Récemment le Collège de France a organisé la restauration d'un manuscrit bouddhique. Les ôles déshydratées, collées entre elles et trouées de galeries d'insectes ne pouvaient être manipulées sans s'effriter. Chaque ôle fut assouplie, mise à plat par humidification, nettoyée et consolidée à l'aide de papier japonais. Pour la petite histoire, les ais peints furent nettoyés à l'aide de salive humaine (par la suite rincée à l'eau distillée)¹⁰¹. Les bouddhistes du passé y auraient-ils objecté ?

Pour citer cet article : Gérard Colas, « La feuille de palmier, support d'écrit dans l'Inde ancienne », dans Claude Laroque (dir.), *Autour des papiers asiatiques*, actes des colloques *D'est en Ouest : relations bilatérales autour du papier entre l'Extrême-Orient et l'Occident* (organisé le 10 octobre 2014) et *Papiers et protopapiers : les supports de l'écrit ou de la peinture* (organisé le 30 octobre 2015), Paris, site de l'HiCSA, mis en ligne en février 2017, p. 119-137.

101 Voir Caroline Riberigua, « La restauration d'un trésor des bibliothèques du Collège de France : L'*Aṣṭasāhasrikā-Prajñāpāramitā* ou *Perfection de sagesse en huit mille vers*, Inde, XI^e siècle », juin 2014 (*La lettre du Collège de France* 38/juin 2014, https://www.college-de-france.fr/media/lettre-du-college-de-france/UPL1903896697035851111_CDF_L38_Interieur_Web.pdf [p. 66-67], p. 67, consulté le 4 avril 2016).